

La Chronique d'Auzouer pendant l'invasion prussienne 1870-1871

Par Michel LAURENCIN

rédigée par l'abbé Paul-Athanase Verger, desservant d'Auzouer
à la demande de l'abbé Casimir Chevalier, historiographe du diocèse
(fonds des archives diocésaines de Tours)

Quelques semaines après la déclaration de guerre à la Prusse, l'abbé Paul Verger est nommé desservant de la paroisse d'Auzouer le 8 septembre 1870. Il a consigné dans un cahier d'une soixantaine de pages, au jour le jour, les souvenirs de l'occupation prussienne dans la commune et ses environs. Ce document permet d'éclairer le climat, les épisodes et les drames de l'occupation subie par les 706 habitants de la commune, selon le recensement de 1866, dont 180 dans le bourg et 526 répartis dans les hameaux et les fermes isolées.



Carte. 29 - Blois Carte de Cassini - IGN - Paris - 1999

Le 18 décembre 1870, les troupes prussiennes de la XIX^e Division du général Schwartzkoppen (X^e Corps) sont entrées dans le département d'Indre-et-Loire. Ayant quitté Vendôme et atteint Château-Renault, elles poursuivent leur avance en direction de Tours. Une colonne emprunte la route de Villedômer, Monnaie et Rochecorbon ; une autre celle d'Auzouer, Reugny et Vernou.

Le récit débute le lundi 19 décembre 1870 : « 5 heures du soir. C'est fait !...Trois éclaireurs parcouraient nos rues tout à l'heure, au pas de leurs chevaux ; ils ont poussé jusqu'au bois de Pierrefitte et sont revenus tranquillement nous annoncer deux mille hommes pour la nuit. Nous devons fournir la nourriture et le logement. La farine et le temps matériel manquent au boulanger pour préparer le pain nécessaire... Les femmes pleurent, les hommes se groupent dans la rue sans rien dire et moi j'ai le cœur serré. 10 heures. La Grande-Vallée [à Villedômer] est inondée de Prussiens. On parle d'un corps d'armée de vingt-cinq mille hommes et de trente ou quarante pièces de canon. Les coupures pratiquées sur la route de Tours les ont retenus. »

Le 20 décembre « Quelques soldats isolés sont venus pendant la nuit chercher du tabac, du cognac et des chandelles. Trois bataillons sont cantonnés dans nos fermes, à la Contancière, à la Chaise et à la Pierre... »

C'est au cours de sa messe, le même jour, que l'abbé Verger apprend qu'autour de Monnaie se déroulent de violents combats : « au moment de l'élévation, la porte de l'église s'ouvre et j'entends une voix étouffée qui crie : les voilà ! En un clin d'œil, l'église est déserte ; je me détourne et j'aperçois mes pauvres enfants de chœur qui fuient à toutes jambes. Je les rappelle avec insistance et ils reviennent pâles, tremblants, plus morts que vifs : « Monsieur, les voilà ! » « Eh ! mes enfants, n'ayez pas peur, vous n'êtes pas plus exposés que moi ; ils ne vous feront pas de mal ». Je pu en garder un. Après la messe, le défilé durait encore. C'étaient des soldats du duché de Brunswick, ils étaient environ deux mille, marchant au pas, dans un grand silence, sans un seul traînard. En tête du premier bataillon, ils avaient placé le jeune Pouillaud, de la Contancière, pour attirer sur lui sans doute les premières balles des francs-tireurs. Enfin, ils étaient suivis de six pièces d'artillerie et de quelques fourgons. Une trentaine de cavaliers sont restés pour faire ferrer leurs chevaux et voler au maréchal quelques-uns de ses outils. Ils lui ont laissé pour solde un chiffon de papier sur lequel j'ai lu : Bon pour 30 fers à chevaux extra clou 40. Signature illisible. Le voilà riche ! »

Il poursuit : « De onze heures à midi et demi, nous avons entendu le canon dans la direction de Monnaie. Nos soldats auront été attaqués sans doute par le corps d'armée campé cette nuit à la Grande-Vallée.

Mes paroissiens ont eu ce matin une grande frayeur. Vous savez que la route est coupée de loin en loin par des tranchées profondes ; on a laissé juste l'espace nécessaire pour le passage d'une voiture. Ces moyens de défense n'ont pas plu aux Prussiens. Un de leurs officiers est allé faire des menaces à M. de Baillivy [propriétaire du château de Pierrefitte] : « Si ces tranchées ne sont pas comblées dans vingt-quatre heures, je fais brûler le village et le château ; dites-le bien haut ». Un autre officier plus jeune ajouta tout bas : « Ne craignez pas ; nous n'en viendrons pas à de telles extrémités ; nous voulons seulement inspirer la terreur... » Ils ont pleinement réussi. Ce n'était partout que lamentations. Nos hommes sont donc partis, munis de pelles et de pioches et ils défont en ce moment les œuvres du Comité de défense ».

« 21 décembre, mercredi. Aujourd'hui, nous avons entendu gronder le canon dans la direction de Tours. 10 heures du soir. Chevaux et charrettes à Villedômer requis pour transporter morts et blessés de l'affaire de Monnaie.

23 décembre, vendredi. Depuis l'invasion, nous sommes sans nouvelles ; les routes sont désertes ; le moindre bruit nous attire au dehors. Nous avons vu plusieurs fois des cavaliers prussiens, mais en petit nombre : trois hier à 9 h 1/2 ; deux plus tard. 5 heures. Tours bombardé ! Mon Dieu ! Quelle nouvelle ! On dit qu'il y a eu des morts et des blessés. Impossible d'avoir aucun détail ».

Le répit n'est que provisoire. Nouvelle alerte le mardi 27 décembre : « Nous entendions d'ici le bruit de la fusillade, et vous devinez quelle était notre angoisse. Quelques hommes suivaient la marche de l'ennemi du haut du clocher ou des maisons les plus élevées et ils nous criaient : « Ils sont ici !...ils sont là !...Dans dix minutes vous pourrez les voir... Ils sont trois ou quatre cents... » De fait, ils arrivaient à Auzouer, au pas, en grand ordre, et j'entendis l'officier crier d'une voix stridente : Halte !

Il était deux heures et demie. La neige tombait faiblement. Après avoir stationné plus d'une heure devant l'église, quelques fourriers furent désignés pour faire dans tout le village une minutieuse perquisition. Je reçus, pour ma part, un gros garçon, de mine fleurie, très brusque et passablement insolent : « chambres pour deux officiers ! », me dit-il. - Vous savez que je suis tout récemment installé et que j'ai pour tout mobilier, dans mon grand presbytère, deux lits, quelques chaises et trois tables. - L'aimable jeune homme parcourt toute la maison, ouvre toutes les portes, tous les placards et paraît fort surpris de ne voir partout que des murs et des appartements vides. Je veux lui faire entendre que je suis curé depuis trois mois seulement, que les circonstances ont empêché mon installation ; j'emploie force tournures infinitives, je fais des gestes. Impossible de me faire comprendre. Mes explications ont le don d'irriter mon interlocuteur, et, dans sa colère, il laisse échapper de son sac une bouteille de liqueur encore intacte qu'il venait de voler dans l'auberge voisine. La bouteille se brise dans mon salon, et il se dit en bon français : Malheur ! Cette petite circonstance le radoucit un peu. Mes deux lits ne furent pas moins requis d'office pour deux « capitaines ».

À peine le fourrier parti, je reçus la visite de trois maraudeurs. Je voulus surveiller leurs opérations, mais il fallut y renoncer. Au reste, j'avais peu d'inquiétude. Ma bourse est légère ; je la porte avec moi ; celle de ma fabrique est enterrée dans mon jardin ; enfin mon linge est à l'abri sous un four. Les ordonnances des officiers se sont installés dans ma cuisine et ma domestique prépare le dîner ; elle est très effrayée et point alerte : Vite ! Vite lui disent les soldats. Elle s'empresse lentement.

Vers quatre heures, deux officiers se présentent, le capitaine Hender, lieutenant major au 17^e régiment, et un lieutenant plus jeune dont je ne sais pas le nom. Le dîner est prêt, mais les officiers ne le sont pas ; ils demandent à ne se mettre à table qu'à 7 heures. Je prévins ma cuisinière et j'entame avec mes hôtes une conversation qui s'est prolongée trois heures durant. Il est trop tard pour que j'entreprenne de vous la raconter ; je le ferai demain. J'arrive immédiatement au dîner et je tiens à vous en faire le récit complet. - Sylvine, servez ! - Je m'excuse de ne pas m'asseoir à table et mon excuse est agréée. La domestique apporte triomphalement le potage ; c'était de l'eau pure. - Qu'est-ce que cela ? Sylvine - Monsieur, c'est le bouillon de ces messieurs (les ordonnances) ; ils ont pris pour eux celui que j'avais fait. - Les officiers la renvoient. - Apportez le bœuf ! - Elle apporte le bœuf qui avait fait ce singulier bouillon. - Gardez pour les pauvres gens de votre village. - Apportez le rôti ! - Monsieur, ces messieurs (toujours les ordonnances) l'ont mangé. Je ne riais plus, et après avoir gourmandé ma domestique, je me plaignis des ordonnances. Le jeune lieutenant passe à la cuisine et se met dans une vive colère. - Stupidités ! dit-il en revenant ; ils ont cru que le dîner avait été préparé pour eux. Les officiers m'avaient déclaré qu'ils étaient fatigués de viande et qu'ils désiraient un dîner maigre, des pommes de terre ou des haricots. J'avais fait préparer des pommes de terre. - Sylvine ! Les pommes de terre ! - Monsieur, ces messieurs les ont mangées ! - Comment ! et vous n'avez rien dit ! - Si, Monsieur ; mais ils m'ont répondu que si elles étaient bonnes pour les officiers, elles étaient bonnes aussi pour eux. Nouvelle colère du capitaine et du lieutenant qui durent se contenter du ragoût de leurs ordonnances et d'un morceau de fromage.

Nous en étions là, et je me disposais à passer la nuit dans une chaise au coin de mon feu, quand un ordre de départ est venu nous délivrer. Il était temps. Les soldats dans le village se livraient à toute espèce d'orgies. Les uns s'enivraient dans les cabarets, buvant à pleins verres l'eau de vie et les liqueurs fortes, les autres se répandaient dans les maisons et volaient tout ce qui était à leur convenance : le linge, les vêtements, le sucre, le café, le riz, le beurre etc. Ils ont frappé plusieurs personnes, et notamment l'adjoint à coups de poings et à coups de pieds parce qu'ils ne se trouvaient pas assez vite servis. Je viens de parcourir le village ; on se plaint partout. Ils se sont particulièrement mal conduits dans les cabarets ; ils se passaient de main en main je ne sais quel objet ayant appartenu au franc-tireur qu'ils ont tué et ils se pâmaient en grands éclats de rire : « Capout ! Capout ! franc-tireur ! » et ils baisaient sa vareuse, ses cartouches avec une joie féroce. Les témoins de cette scène étaient gonflés de rage.

Enfin, ils sont partis vers neuf heures dans la direction de Villedômer ; ils traînaient après eux quantité de vaches et de moutons volés à nos fermiers et ils imitaient leurs beuglements et les bêlements plaintifs. Je vous assure que c'était hideux ».

Les jours suivants, les pillages se poursuivent. L'abbé Verger note : « 28 décembre, mercredi 10 heures du matin. Hier soir, après le départ des Prussiens, le village tout entier s'est mis à l'œuvre pour éteindre les feux immenses qu'ils avaient allumés sur la route ; on me dit qu'ils ont brûlé en quelques heures plus de 300 bourrées. Ce matin, j'ai appris de nouveaux détails qui ne leur font point honneur. Croiriez-vous qu'ils se sont installés dix-huit chez une pauvre mendiante ; ils ont emporté les morceaux de pain qu'elle tenait de la charité. Je n'essaierai pas de vous énumérer tout ce qu'ils ont volé ; je n'y suffirais pas ; je veux seulement vous dire ce que nous a valu l'attaque des francs-tireurs.

Ils étaient environ soixante, de la 2^e Compagnie d'Indre-et-Loire, à découvert dans une vigne, à un kilomètre de la Contancière. Aussitôt que les Prussiens furent en vue, ils déchargèrent vivement leurs fusils et prirent la fuite ; c'était assurément le parti le plus sage, leur infériorité numérique ne permettait pas la moindre résistance. Dans cette fuite précipitée, plusieurs pénétrèrent dans les fermes et se déguisèrent en paysans. Les Prussiens les poursuivirent par le vallon de la Brenne jusqu'à Villedômer et leur tuèrent un homme. De leur côté, ils eurent un mort et un blessé. Deux francs-tireurs déguisés ont été faits prisonniers, ainsi que deux paysans qu'ils ont pris pour des francs-tireurs : Michel Rigault, de la Petite-Boisnière, et Jean Rigault, son cousin, domestique à la Contancière. Ces malheureux ont passé la journée d'hier à la porte de l'église, sous la garde d'un peloton de soldats ; ils ont été emmenés comme otages avec six autres paysans ramassés sur les chemins par les uhlands. J'ai pris des notes ce matin et je les compléterai. Si ces pauvres otages nous reviennent, je les interrogerai eux-mêmes et j'aurai la certitude d'être exact.

La ferme de la Contancière a été pillée ; ils ont pris d'un seul coup toute la bergerie, 134 moutons et 19 vaches, sans compter l'avoine et le fourrage. La Petite-Boisnière a souffert également, mais on ne m'a pas donné de détails précis ».

Début janvier 1871, l'espoir enfin semble renaître, que s'empresse de narrer l'abbé Verger : « 2 janvier, lundi. Serait-il possible de raccrocher nos espérances à quelque branche oubliée ? Nous avons et tant et tant de désillusions, et tous ces mécomptes font tant de mal ! Enfin, voici les faits : il y a un corps d'armée française à Châteaurenault, et les Prussiens s'éloignent un peu. Nos soldats, me dit-on, sont assez bien vêtus et ne paraissent pas trop découragés. Tant mieux ! Tant mieux ! Parmi les généraux qui commandent ce corps d'armée, on me cite le général de Curben et le général Cléret.

3 janvier, mardi. Vive la France ! Quelle joie ! mon cher ami, quelle joie ! Supposez un homme perdu dans un désert, dans une solitude absolue, ne voyant que des chacals et des hyènes, et transporté tout à coup par une fée compatissante au sein de sa famille... Il me semble que j'éprouve en ce moment une joie pareille à la sienne... J'ai revu des soldats français... J'ai revu la patrie ! Une patrouille de chasseurs d'Afrique est venue en reconnaissance à Auzouer.

La joie, vous le savez, est expansive. J'ai porté la mienne partout dans mon village et jusqu'à Pierrefitte, avec mes espérances ». L'arrivée de chasseurs du Maine-et-Loire redonne espoir. Mais, le 9 janvier, les Prussiens entrent à Château-Renault et il faut reculer : « Les mobiles étaient encore nombreux quand la ville fut envahie ; ils ont pris la fuite avec beaucoup de lenteur. Des coups de fusils ont été échangés dans les rues et surtout à la gare. On me dit que le nombre des prisonniers est considérable. Soixante-dix mobiles auraient été capturés sur la route de Villedômer par... huit uhlands... On a dispersé les bestiaux, les chevaux, les vaches, les moutons dans les bois ; on ira leur porter de la nourriture la nuit. Les pauvres bêtes vont bien souffrir ; la neige est si épaisse et il fait si froid ! M. Mirault a caché plusieurs de ses vaches dans des caves à Villedômer et deux autres vont partir pour Tours, mêlées au troupeau d'un de ses amis. La pauvre fermière sanglotait en se séparant de ses vaches. »

A la date du 11 janvier, l'abbé Verger note : « Toutes nos fermes sont pillées, successivement ; impossible de tout savoir, je ferai plus tard une enquête. En attendant, voici le bilan du jour, ou du moins ce que j'ai pu recueillir. A Villedômer, village de ma paroisse, ils ont pris chez René Bouve les vaches, les chèvres, le foin, l'avoine, la maille, etc. A Pierrefitte, quatorze hectolitres d'avoine ; on ajoute qu'ils ont emporté les cygnes, après leur avoir coupé la tête. Le Père Guérin n'avait qu'une vache cachée dans les bois ; ils l'ont dépistée et emmenée à Châteaurenault. »

« Je vous ai parlé hier d'une pauvre vieille morte de frayeur dans la nuit du 10. Elle se nomme Louise Buron, veuve de Pierre Fouquet. Elle habitait avec son fils une ferme située dans la paroisse de Sonnay [Saunay]. Le six, voyant la bataille engagée, son fils, sur sa demande, l'amena à Cérisay, ferme située à 6 kilomètres de mon clocher. Lorsqu'elle apprit que les uhlands approchaient, elle perdit subitement l'usage de la parole et trois heures plus tard, elle était morte. Elle avait 82 ans et demi.

La sépulture devait avoir lieu aujourd'hui à midi. Pour éviter un double voyage, il fut convenu que le cadavre serait amené dans une carriole et enfermé dans le cercueil à Auzouer. Au moment où Fouquet venait de placer dans la voiture attelée de deux chevaux le corps de sa pauvre mère, une troupe de uhlands (16 ou 18) se précipitent sur la voiture, retiennent les chevaux, constatent que le corps couché dans cette voiture est un cadavre, et ordonnent à Fouquet de déposer le corps de sa mère sur la neige et de leur livrer chevaux et voiture. Ils en avaient besoin, disaient-ils, pour transporter des fourrages à Châteaurenault. Après avoir assez longuement parlementé et devant le ton de plus en plus arrogant des uhlands, Fouquet leur dit avec indignation : « Non, Messieurs, je ne le ferai pas, jamais ! jamais ! Ce cadavre est celui de ma mère que je vais faire enterrer ; vous ne me l'enlèverez pas ! » Et il fouetta ses chevaux. Avez-vous rien vu de plus infâme ? »

Dans un tel climat, les faux bruits, les racontars, les fausses nouvelles règnent en maîtres. Avec difficultés, on parvient à recevoir quelques nouvelles de Paris : « Un de mes paroissiens, note l'abbé Verger le 15 janvier 1871, a pu revenir de Tours hier par des chemins détournés et il nous a apporté le *Journal d'Indre-et-Loire* et l'*Union libérale* de samedi, le *Moniteur* et le *Français* de vendredi. Un vrai régal ! Malheureusement, la joie n'a pas duré longtemps. J'ai lu dans ces journaux que Paris avait été bombardé, et l'armée de Changy mise en déroute. Les échecs de notre armée étant passés à l'état chronique, je n'ai pas été surpris. Il y avait aux dernières nouvelles du *Journal d'Indre-et-Loire* une petite note qui m'a bien amusé. D'après les derniers avis, Châteaurenault serait occupé par une colonne de deux ou trois mille Prussiens... Comment ! Vous en êtes là !... Comment nos autorités civiles et militaires sont renseignées ! Tous les jours de la semaine, les uhlands n'ont cessé de circuler de Châteaurenault à Reugny, ils ont poussé jusqu'à Vernou, jusqu'à Vouvray, sans envoyer le moindre coup de fusil. Une foule de braves gens ont pris la fuite lundi, et j'en connais plusieurs qui sont allés à Tours, et vous ne savez rien. Le journal parle de deux ou trois mille Prussiens ; le chiffre le plus faible qu'on m'ait donné, le lundi 9 janvier, c'est dix mille. Vous voyez que nous sommes loin de compte ».

Très vite, l'idée d'un armistice, par lassitude, chemine dans les esprits : « 16 janvier. J'ai reçu aujourd'hui une longue visite de M. de Baillivy ; il a vu hier deux officiers prussiens, un, M. Appelmann et un prétendu comte de Beauharnais. Le premier lui a dit que six des forts de Paris étaient tombés entre leurs mains ; le second que Paris avait capitulé.

Est-ce donc bien vrai ?... Paris a-t-il été vaincu par la famine ou par les obus, ou par l'un et l'autre ? Quelle nouvelle ! Nous avons certes un immense besoin de paix ; nos paysans la réclament à cor et à cris ; nous sommes assez humiliés, assez ruinés, assez broyés. Nos armées sont en déroute ; nos soldats, dit-on, ne veulent plus combattre. Dans une telle situation, ne vaudrait-il pas mieux avoir le courage de faire taire l'orgueil national pour songer enfin à panser nos blessures ? La révolution « qui ne capitule jamais », qui accuse de trahison ceux qui capitulent, va-t-elle donc à son tour capituler ?... Je crains bien que non. Nous allons voir l'anarchie succéder à cette guerre affreuse. La ligue du midi est prête et nous allons nous trouver jetés en proie à toutes les factions. La République pour tous ces meneurs n'est qu'un piédestal où ils prétendent se maintenir envers et contre tout. N'ont-ils pas dit que la République est au-dessus du suffrage universel ? »

Il poursuit le 17 janvier : « Les hommes les plus pacifiques, mon cher ami, perdent patience. Il y a chez nous une sourde irritation qu'il faut contenir, et les efforts auxquels ils se condamnent pour supporter tant de misère ne peuvent plus durer longtemps. Se voir chaque jour en butte aux menaces, aux vexations, aux violences de huit ou dix soldats, voir le morceau de pain arraché des mains de ses enfants, n'avoir plus de fourrages pour les bestiaux épargnés ou cachés, c'est dur, très dur ; et nous ne sommes pas au bout de nos épreuves ».

« Je redoute la capitulation, écrit-il le 18 janvier, mais je désire ardemment la paix. Cette terrible guerre nous ruine et nous coûte tout le sang de nos veines. Les Prussiens, enorgueillis de leurs succès ne cèderont rien de leurs prétentions. Coûte que coûte, il faudra passer par leurs exigences. Ne serait-il pas plus sage de nous humilier momentanément, au risque de préparer de longue main une revanche ? »

Dans ce contexte, la nouvelle de l'entrée des Prussiens à Tours tombe comme le coup de grâce : « 20 janvier, vendredi. 8 heures du soir. Grave nouvelle, non pas imprévue malheureusement ! D'après un bruit venu de Châteaurenault et de Reugny, Tours aurait été envahi hier, à deux heures de l'après-midi. Six ou huit mille Prussiens se sont dirigés vers Tours avec quelques pièces d'artillerie. Nous n'avons point entendu de fusillade, bien que le vent fût favorable. Il est peu probable que nos troupes soient restées deux jours en face de l'ennemi sans être attaquées ; j'en conclus que la ville n'était pas défendue et que les Prussiens y sont entrés sans coup férir. C'est une tristesse de plus qu'il faut subir après tant d'autres. Buvons donc le calice jusqu'à la lie ».



Les communes avoisinantes ne sont guère épargnées. Le 26 janvier « cinq cents cavaliers prussiens avec leurs chevaux se sont installés au Boulay pendant neuf jours. Les habitants ont été jetés hors des maisons et les meubles dans la rue, avec le linge qu'ils renfermaient ; ils avaient fait d'abord un triage intelligent et avaient trouvé fort spirituel de couper les manches et les cols des vêtements. Pour épargner le bois de chauffage, c'était pendant les jours de neige, ils faisaient brûler

les meubles, sous prétexte qu'étant enduits d'essence, ils prenaient feu plus facilement. La plupart des maisons étaient transformées en écurie et c'est aussi dans les appartements qu'ils tuaient les bœufs et les moutons. Vous ai-je dit qu'à Châteaurenault, ils avaient fait monter une vache au deuxième étage pour l'égorger ? Au Boulay, les vivres, le pain, le beurre ont été enlevés, tout le vin bu ou follement répandu, les paillasse de lit coupées et la paille prise pour litière, les outils du maréchal volés avec tous ses fers. Les malheureuses victimes de ce brigandage sont restées quarante-huit heures sans manger. Le curé, dit-on, a été fort maltraité ; il a passé neuf jours sans dormir ainsi que ses paroissiens du reste ; il n'était pas même permis de dormir sur une chaise ; ils brisaient la chaise et la jetaient au feu. Quand il fut possible de pénétrer dans les maisons, il était interdit d'approcher du foyer et jugez combien c'était pénible par un froid si vif ! Beaucoup de personnes, à la suite de tant de souffrances, sont tombées malades et la domestique du pauvre curé en est morte.

Les soldats étaient constamment ivres et cela explique quelques-unes de leurs folies, celle-ci entre autres. L'un d'eux avait volé une grande chemise de femme qu'il avait endossée par-dessus ses vêtements avec un cotillon blanc : il tenait à la main un grand bouquet de fleurs artificielles, un bouquet de noces et une couronne de mariée. Dans cet appareil, il se promenait au bras d'un camarade en décrivant des arabesques et allait de maison en maison quêter un lit pour... la mariée. On avait déjà raconté le fait d'une manière plus piquante, mais inexacte ; il portait, disait-on, une vraie robe de mariage en tulle blanc, une couronne blanche sur la tête et un bouquet fixé à la poitrine ; c'était assurément plus stupide, mais c'est la première version qui est vraie.

Ces facéties, comme vous le pensez, ne divertissaient guère les habitants du Boulay, mais il fallait bien les subir. Depuis, leurs maisons ont été évacuées et, suivant l'usage, ils les ont retrouvées pleines d'ordures. Les cachettes avaient été en partie découvertes et, sauf une partie du linge, tout avait disparu ».

La Chronique relate encore les exactions commises par les Prussiens. « La Contancière est une ferme assez importante, à quatre kilomètres de mon clocher, près de Châteaurenault ; elle est tenue par un nommé Pouillaud, dont les cinq enfants sont tous grands, honnêtes, ardents au travail. Peu de temps après son mariage, une grêle lui avait occasionné pour cinq mille francs de dommages et l'avait ruiné. Avec beaucoup de peine et vingt-cinq ans de travail, il était parvenu à l'aisance. Je vous dirai, par parenthèse, que c'est la première figure que j'aie rencontrée en venant à Auzouer. Je l'ai revu pour la seconde fois samedi. Il me serra la main en pleurant et ne sut rien me dire. L'épreuve a été trop forte et son intelligence a été atteinte : il a perdu la mémoire et son imagination malade lui représente constamment des Prussiens qui le poursuivent.

Sa femme et ses filles m'ont longuement raconté leurs souffrances avec cette simplicité naïve qu'on ne trouve plus que dans nos campagnes. Ces braves gens n'ont d'amertume contre personne et dans leur malheur, au lieu de se plaindre, ils se contentent de remercier le bon Dieu qui leur a conservé la vie.

Je ne puis relater tout ; mais j'entrerai dans bon nombre de détails. Quelques-uns de ces faits ont été consignés ailleurs. Vous me pardonnerez les redites. 19 décembre 1870. Trois cents soldats et cent cinquante chevaux ; tous les appartements, tous les meubles fouillés ; les bestiaux chassés des écuries ; le personnel à leurs ordres. Ils volent : vingt kilos de pain, quatre-vingts poules et canards, vingt-cinq quintaux de foin, vingt-deux hectolitres d'avoine, trois cent soixante quinze kilos de porc salé, un cheval de 400 francs, huit chemises aux fils Pouillaud, cent cinquante bourrées alimentant sept grands feux, si violents que les murs sont aujourd'hui calcinés et dégradés, trois cents fagots de paille gaspillés, le beurre, les fromages, les chandelles emportés. Le lendemain matin, au départ, le fils aîné obligé de marcher en tête du bataillon jusqu'à Reugny. La mère pendant toute la nuit gardait ses vaches et ses moutons dans un bois voisin. Elle a passé là quatre heures agenouillée près d'un arbre, criant et priant tour à tour, m'a-t-elle dit, pour que ses enfants fussent épargnés. 27 décembre. Nouveau pillage à la suite de l'attaque des francs-tireurs dont ils ne soupçonnaient pas la présence ; la fille aînée obligée de conduire les soldats partout ; elle eut mieux aimé la mort, dit-elle,

que ce qu'elle a souffert ; la cave enfoncée et le vin bu. Le père Pouillaud malade dans son lit pris pour un franc-tireur ; il fallut de longs pourparlers pour leur faire comprendre qu'il n'avait pas reçu une balle dans l'œil (son œil est couvert d'une cataracte très prononcée). Ils chassent de l'étable et traînent après eux dix-neuf vaches et cent trente-quatre moutons ; le domestique Jean Rigault emmené comme prisonnier. Le lendemain, dix petites vaches trop maigres et six moutons furent retrouvés à Auzouer et à Villedômer.

Du 10 au 30 janvier 1871. Visites très fréquentes, jour et nuit ; ils s'installent dans les appartements, font de grands feux, boivent, mangent et maltraitent ces pauvres gens. La fille aînée a contracté un tremblement convulsif qui fait craindre pour ses jours ; elle va cependant mieux. Jusqu'à l'heure où j'écris, ils ont volé trois porcs pesant ensemble 700 livres, trois hectolitres de blé, deux charretées de paille et d'avoine non battue, huit oies, vingt-sept poules, un canard, deux dindons, en un mot tout ce qui restait dans la basse-cour, quatre vaches, cent cinquante livres de pain, sept hectolitres de pommes de terre, dix décalitres de noix, toutes les cordes, tous les torchons et une nappe pour envelopper le cou saignant des poules, une barrique de vin en partie répandue etc, etc, etc.

Voilà des gens ruinés. Eux qui n'ont jamais refusé un morceau de pain aux pauvres sont aujourd'hui réduits au pain sec, quand ils ont la chance de le bien cacher. Ils font cuire le pain la nuit, en toute hâte et en grande quantité, un hectolitre de farine à la fois. Hier, le four étant à peine chaud, on signale des uhlands ; ils y jettent leur pâte et s'enfuient. Ça été pour eux une perte de plus : impossible de manger cette mauvaise pâte ».

Ce n'est que le 31 janvier 1871 qu'est apportée la nouvelle de l'armistice conclu trois jours plus tôt : « Aujourd'hui même, le commandant prussien a fait afficher et publier une dépêche de « l'Empereur d'Allemagne » annonçant la capitulation de Paris et la conclusion d'un armistice de vingt-et-un jours. Adieu nos futures victoires ! La paix seule peut nous consoler de tant de désastres accumulés. Espérons-la donc. Dieu veuille que la Constituante que nous allons élire soit composée d'honnêtes gens ! »

Le narrateur confie encore : « 21 février, mardi gras. Les jours se suivent et se ressemblent. Heureusement, nous n'avons plus à pourvoir par nous-mêmes, à nos risques et périls, à tous leurs besoins. La commune fournit chaque jour tant de kilos de pain et de viande, tant de litres de vin et nous, nous fournissons le bois, les ustensiles de cuisine et la litière. Les officiers suivent un régime plus distingué ; on leur donne des vins fins et des mets plus recherchés. Ils sont en grande partie logés à Pierrefitte. Le domestique qui les sert ne fait pas l'éloge de leur politesse ; c'est avec des mots aimables, comme *vieille canaille*, *vieil animal* que ces gentilshommes l'envoient dix ou vingt fois par jour à la cave, en lui recommandant de choisir les meilleurs vins. Ils boivent jour et nuit et sont constamment ivres. J'ai vu aujourd'hui Mme la marquise de Frémur ; elle est très courageuse, mais très affligée. Ces polissons chantent toute la journée des chansons bachiques dans son château et s'accompagnent avec le piano. Au lieu d'habiter les chambres qu'on leur a destinées, ils se tiennent au salon. Le salon est couvert de taches de vin et de malpropretés de toute nature.

5 heures. On a distribué aux soldats des vêtements, des bottes, du tabac, etc. Ah ! si nos pauvres mobiles avaient été ainsi traités ! »

Malgré l'armistice, les exactions se poursuivent, sans compter l'obligation de loger les soldats. L'abbé Verger doit leur céder son presbytère : « 25 février. 10 heures du matin. Nous tombons de Charybde en Scylla. Les Hessois à peine partis, d'autres sont annoncés. Depuis ce matin, nous avons vu passer de l'infanterie, de la cavalerie, de l'artillerie venant de Noisay, allant à Châteaurenault et à Villedômer. Nous en attendons huit cents avec deux-cent-dix chevaux. Je suis inscrit pour quinze. C'est à en perdre la tête. Il n'y a plus de pain chez le boulanger. Désolation générale. En vérité, je n'ai pas le courage d'écrire...

5 heures du soir. Ils sont arrivés à midi. J'en ai vingt pour ma part, ni plus, ni moins. Je suis le plus maltraité de tous, et je ne m'en plains pas, si j'avais une domestique... Parmi mes vingt soldats, j'ai deux gamins de 16 et 18 ans dont l'un est sergent et l'autre frère d'un officier ; ils ne veulent pas du

régime de leurs camarades. Ils ont reçu une certaine éducation et je puis m'entendre avec eux en parlant latin : *sum ex nobili familia* [je suis né de famille noble], m'a dit l'un d'eux, et à ce titre, il lui faut un bon lit, du bon vin etc. Et je n'ai rien à donner. Il est entendu qu'ils coucheront tous deux dans le petit lit de ma domestique absente. Je leur ai donné une bouteille de vin ; il m'en reste sept ou huit au total.

10 heures. Ils ont enfoncé les portes des caves et un bon nombre sont ivres. Grâce à cette circonstance, le capitaine autorise à refuser du vin. Mais pour se venger, ils sont allés dans les cabarets, ont chanté, dansé en chœur et volé tout ce qu'ils ont pu. Nous n'y tenons plus. Ce sont encore des Hessois, mais quelle différence avec ceux qui sont partis ! »

Le dimanche 5 mars enfin, les troupes ennemies se retirent : « *Deo gratias ! Oui, Deo gratias !* Ils sont partis ce matin à onze heures. Toute la journée, il a passé des troupes ; tous à gorges déployées chantent des chansons patriotiques. Cela fait mal sans doute, mais quelle joie de se sentir libre ! Je n'ai pas joui de ce départ comme je l'aurais voulu ; j'ai la fièvre. C'est aux Prussiens que j'en suis redevable ; ils m'ont obligé de coucher dans une chambre glaciale. Mais cela importe peu puisqu'ils sont cette fois bel et bien partis. Toutes les figures que j'ai pu voir sont rayonnantes ».